

Le Québec enseigné au pays de l'olive

Françoise Bayle

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

Number 158, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bayle, F. (2010). Le Québec enseigné au pays de l'olive. *Québec français*, (158), 29–32.

Le Québec enseigné au pays de l'olive

PAR FRANÇOISE BAYLE*

Dans les années 1994-1995, je participai à un colloque sur la littérature moderne et contemporaine (qui est mon domaine de recherche depuis les années 1980) et j'eus l'occasion d'écouter deux orateurs qui parlaient l'un du conte et l'autre de la nouvelle, au Québec, bien sûr. Le premier, Aurélien Boivin, me fascina par la variété et l'ampleur de ses connaissances sur les contes, légendes et mythes québécois ; le second, Gilles Dorion, par la profondeur de sa recherche et par son ironie. C'est ainsi que, sur un coup de cœur, je décidai de prospecter un nouveau domaine de recherches, celui de la culture du Québec. Dès mon retour chez moi, je me procurai force livres et documents, chacun me poussant vers d'autres qui aiguïsaient ma curiosité. Comme j'avais un certain ascendant sur les étudiants, je me mis d'accord avec eux pour axer le cours magistral de l'année suivante sur un auteur québécois : Jacques Poulin. Mon aventure québécoise débutait : l'enseignement a duré dix ans, jusqu'à ma mutation à Cagliari ; l'aventure dure encore par des initiatives imprévisibles et intéressantes !

Lire le Québec

Lorsque j'ai commencé à lire le livre de Laurent Mailhot, *La littérature québécoise*, j'ai été frappée par certaines phrases : Hémon, « non conformiste, sinon homme de gauche, se verra bientôt représenté comme le défenseur des valeurs sûres : l'agriculture, la religion, le mariage... » (Tiens, je n'avais pas vu cela lorsque je lisais ce texte au lycée !). Savard « fut missionnaire avant d'être doyen de Faculté. Ses sources sont forestières, terriennes, folkloriques ; son classicisme est primitif, biblique, homérique, virgilien... ». (Intéressant pour une intellectuelle qui aime la nature !) Guèvremont : « une prose aisée, claire, [...] savoureuse et sans lourdeur » (Un modèle parfait pour un professeur de français ?) *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy : « seul

roman réaliste » de l'auteur « [et] aussi bien psychologique », introduction dont la suite est des plus curieuses, allez lire. Voilà bien de quoi aiguïser ma curiosité.

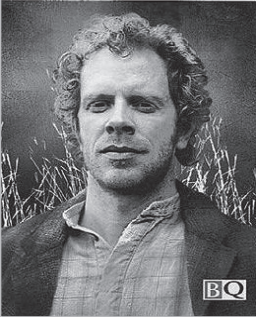
J'écrivis alors à Paris et me fis envoyer, pêle-mêle, une vingtaine de livres que je devrai. Des grands classiques : écriture simple claire et efficace, une trame serrée, des problèmes actuels mais sans violence, une humanité nuancée, des caractères psychologiques riches. Une véritable source de réflexion. Certes, la littérature française est aussi riche et intéressante, mais de nombreux auteurs préfèrent des thèmes plus « violents » ou une écriture plus sophistiquée, ou encore une psychologie plus complexe... Ce ne sont pas là des défauts ; ces caractéristiques sont à l'image de notre société comme les œuvres des écrivains québécois sont l'image de leur société. Et il y a dans leur littérature moins de violence, plus d'écoute envers la nature, une tolérance amusée. Enfin, le style des œuvres que j'avais choisies répondait à mon attente.

Le Survenant est un roman qui n'a rien à voir avec une certaine prose des années 1950-1960 en France. *Menaud, maître-draveur* : hymne au travail, à la dignité et à la liberté. *La chasse-galerie*, œuvre d'un fantastique vieillot mais attachant par ses rapports avec des personnages ingénus, travailleurs, irascibles, maquignons même avec le diable qui me rappelaient mes grands-parents et leurs amis du village. Puis *Cet été qui chantait* de Gabrielle Roy, véritable hymne à la nature, poème en prose, source de sérénité profonde. *Le vieux Chagrin* de Jacques Poulin et son poignant besoin de tendresse dans un monde où le sexe est roi. Je devrai ainsi *Le torrent* d'Anne Hébert, que j'appréciai moins, *Le fils d'Ariane* de Micheline La France, curieuse métaphore de la perte et de la recherche d'une identité dichotomique, l'attachant et naïf *Dessin à la plume* de Diane-Monique Daviau, *L'envoleur de chevaux* de Marie José Thériault aux glissements permanents vers



« Comme j'avais un certain ascendant sur les étudiants, je me mis d'accord avec eux pour axer le cours magistral de l'année suivante sur un auteur québécois : Jacques Poulin. Mon aventure québécoise débutait : l'enseignement a duré dix ans, jusqu'à ma mutation à Cagliari ; l'aventure dure encore par des initiatives imprévisibles et intéressantes ! »

Germaine Guèvremont
Le Survenant



« Forte de la conviction que les jeunes aiment surtout ce qui est contemporain, qu'ils affrontent mieux une littérature qui les implique et qu'une œuvre ne doit pas comporter trop d'écueils linguistiques pour un non-francophone, j'optai, comme je l'ai dit, pour *Le vieux Chagrin* de Poulin. »

le rêve, *Pélagie-la-charrette* d'Antonine Maillet, étonnante saga historique. Je repris les premières œuvres de Jacques Poulin, dont les thèmes et la poésie secrète se rapprochaient de ceux d'un de mes auteurs préférés, José Cabanis. Puis celle de Micheline La France. Je suivis, sans ordre de préférence, le filon de Diane-Monique Daviau, Marie José Thériault, Claire Martin, Jean Désy, Roger Lemelin, Pierre Morency, pour ne citer que mes principaux centres d'intérêt.

À ce sujet, je m'aperçus que les recueils de nouvelles suscitaient un intérêt plus marqué chez mes étudiants, et j'orientais mes lectures dans cette direction. Je devais, quelques années plus tard, m'en féliciter puisque, chargée d'un cours sur la nouvelle moderne et contemporaine, je pus plus facilement travailler sur la nouvelle québécoise.

Le Québec : miroir de la Sardaigne ?

Le premier problème que je rencontrai fut celui du choix. Parmi les nombreux auteurs dont j'avais lu les œuvres et dont j'avais étudié la critique, lesquels choisir ? Forte de la conviction que les jeunes aiment surtout ce qui est contemporain, qu'ils affrontent mieux une littérature qui les implique et qu'une œuvre ne doit pas comporter trop d'écueils linguistiques pour un non-francophone, j'optai, comme je l'ai dit, pour *Le vieux Chagrin* de Poulin. Ce texte posait les questions de l'identité et du rapport avec l'Autre (très important pour les habitants d'une île qui se sentent laissés-pour-compte). Il était écrit dans une langue élégante, simple et claire. Le cours débuta par une présentation de l'auteur et de la place qu'il occupe dans la littérature québécoise. J'obtins une audience polie avec juste un brin de curiosité en raison de la nouveauté du sujet et du goût de l'exotisme. Sans plus. C'est alors que j'attaquai avec les problèmes de l'identité d'une minorité au sein d'un continent différent et vaguement hostile. C'est un problème particulièrement sensible en Sardaigne. J'avais gagné mon auditoire ! Il ne me restait plus qu'à poursuivre et à approfondir les nombreuses pistes thématiques proposées par Poulin dans ce roman. Trois fois par semaine, je faisais lire à la maison deux chapitres dont j'extrayais « la substantifique moëlle » pendant la première heure de cours, tandis que je dédiais la seconde heure à des points de vue plus génériques comme le regard posé sur l'Autre (la Petite), le besoin de tendresse (mère poule), l'amour pour les animaux (le chat), l'importance du rêve, de la famille, de la solidarité, le rôle de l'écriture, du mentor, la quête de la spiritualité, les rapports narrateur / narrataire, le choix de la ponctuation, l'accord des temps et des modes, etc. Ainsi j'élaborai peu à peu une analyse comparable à celle qui est faite dans les manuels de divulgation des collections Hatier, Bordas et autres.

Pour réaliser la première partie de mon cours, je préparais chaque semaine une sorte de fiche de lecture concernant la ligne thématique et la ligne linguistique des chapitres lus à la maison que je distribuais aux étudiants. À l'aide des mots-clés repérés dans les chapitres, je les poussais vers une analyse critique du texte et leur posais des questions sur les métaphores, les litotes, le niveau linguistique... ou sur un des thèmes choisis. La littérature qui, jusqu'alors, leur avait semblé une matière « reçue » (pour ne pas dire *imposée*), à étudier par cœur, sans rapport avec leur vie, devint une analyse conceptuelle et psychologique quotidienne qui les enrichissait de nouvelles connaissances et de nouvelles réflexions dont nous discutions en classe, chacun apportant son expérience personnelle dans le débat.

Les étudiants se sentaient impliqués et ils me suivirent comme un seul homme : à la fin du premier semestre, un groupe me demanda de lui donner mes notes de lecture pour pouvoir approfondir et mémoriser cette expérience. C'est à ce moment que je décidai de publier le résultat de mon année de travail, mais auparavant, j'avais remarqué que la fréquentation des cours était plus assidue, car les étudiants étaient intéressés *par le débat* tout autant que par le livre. Je repris donc mes notes avec plus de rigueur et fis publier « Pour une lecture de... *Le vieux Chagrin* de Jacques Poulin ». Nous venions de terminer l'année académique 1992-1993. Encore une fois, cet instrument de travail obtint la faveur des jeunes Sassois : tous les exemplaires ont trouvé preneur.

De nouvelles nouvelles

Forte de la précédente expérience, l'année suivante, je décidai d'aborder un autre auteur contemporain. Ainsi, pendant l'année 1993-1994, j'optai pour un recueil de nouvelles : *Le fils d'Ariane* de Micheline La France. Je proposai à nouveau le thème de l'identité, le regard posé sur l'Autre qui est différent, la fuite dans le fantastique, les problèmes de l'écriture, le style, la violence, l'hypocrisie... pendant tout le premier semestre (le second étant dédié à R. G. Cadou par nécessité d'alternance français / francophone). La méthode de travail resta la



PLACE ROYALE, QUÉBEC

même : introduction générale pour la présentation de l'auteur et du texte choisi, fiches de lecture (nouvelle par nouvelle), débat sur les thèmes et le style, et mise au net à la fin de chaque mois pour resituer cette expérience dans la réalité connue et vécue.

L'année suivante, 1994-1995, à cause d'un incident survenu peu auparavant dans un lieu public de la banlieue de Sassari, où j'enseignais, je choisis *Le visage d'Antoine Rivière*, de la même auteure. Bien entendu, je continuai avec la méthode fiche / débat sur des thématiques différentes : la perte de mémoire, le refus de l'identité, la violence, le rôle de la famille, l'amitié, etc. Encore une fois, j'étudiai la littérature du Québec pendant le premier semestre et publiai le résultat de notre approfondissement à la fin du second semestre. Comme les années précédentes, tous les courts volumes furent achetés par les étudiants. Je dois confesser que j'ai toujours limité les publications à deux cents volumes tout en sachant bien que le nombre des étudiants qui suivaient mes cours était passé de 80 en 1990 à 250 en 1995. Le plus étonnant, c'est que les étudiants achetaient mon petit bouquin *après* avoir assidûment suivi mes cours pendant tout le semestre. Il faut dire qu'ils suivaient aussi avec *presque* la même assiduité les cours sur les auteurs français. Suivirent Diane-Monique Daviau (1995-1996), Roger Lemelin (1996-1997), André Major (1996-1997). Ce fut là ma dernière occasion de tenir officiellement un cours de littérature, la réforme universitaire m'ayant obligée à « choisir » l'enseignement de la « langue française ».

Une révolte commune ?

Au cours de l'année académique 2004-2005, je tins à Cagliari un cours sur la nouvelle contemporaine en France et un sur la nouvelle contemporaine au Québec, chacun de 30 heures. Pendant les deux premières semaines, j'eus trois étudiant(e)s pour les deux filières, tandis qu'à partir de la troisième semaine, j'en eus vingt pour la littérature du Québec. Ce n'est pas là un chiffre impressionnant mais, à la fin de l'année académique, j'avais fait passer vingt-huit examens et cinq l'année suivante, alors que le cours avait été supprimé. L'an

dernier, trois étudiantes ont demandé au doyen la permission de choisir ce cours, et je viens de recevoir un courriel touchant deux étudiantes qui le passeront en juin. Ce cours n'existe plus, mais le livre, oui ! Et les étudiants le cherchent encore auprès de l'éditeur. De quoi s'agit-il ? D'une simple anthologie avec introduction pour chaque auteur, qui est présenté dans une ligne ou courant littéraire et dans l'ensemble de la littérature contemporaine du Québec. Un peu sur le modèle du « bon vieux Lagarde et Michard ». Ce qui me frappe, c'est que, lorsqu'ils ont des doutes, les étudiants viennent pendant l'heure qui leur est dédiée comme « tutorat » pour demander des compléments d'information, ce qu'ils ne font pas pour la langue.

Si on me demandait pourquoi la littérature du Québec a du succès auprès des étudiants sardes et la littérature de l'Hexagone n'en a pas (ou peu), je ne saurais quoi répondre. Les deux concernent la nouvelle, les deux s'appuient sur la contemporanéité des thèmes et des auteurs, les deux sont pour moi également attachantes... Je pense que l'enthousiasme est dû à l'exotisme, à la simplicité de l'écriture, à l'importance accordée à la nature, à l'ingénuité des caractères – en un mot, au contact immédiat qui se noue entre mes jeunes Sardes et les auteurs québécois.

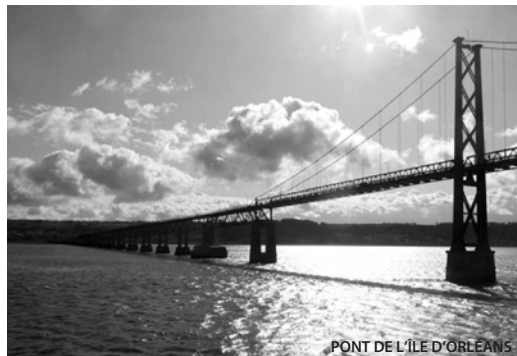
Rencontre avec le grand Félix

Enfin, puisqu'on m'a demandé de raconter mon expérience, je dois parler de Félix Leclerc. Au début de l'année académique 2008-2009, le doyen me confia la chaire de traduction du niveau Master. Deux lignes de travail : le français littéraire et les textes de spécialité. Je choisis de faire travailler les textes littéraires au premier semestre et les textes professionnels au second. Par curiosité, pour tester le niveau de ce groupe de sept étudiants inconnus, je proposai sept textes de Félix Leclerc. Ce fut comme approcher une allumette d'un petit tas de soufre : une flambée d'enthousiasme. Bien sûr le premier résultat fut loin d'être parfait, mais le cœur y était. Pour les aider à revoir et à améliorer leur résultat, je « racontais » le Québec des années 1960 et la France des années 1970, je les poussais à mieux

« Mais "Le tour de l'île" les bouleversa. L'île !... C'est comme ici. Nous aussi isolés, notre langue, oubliée, notre patrimoine, volé par les Savoie ; nous aussi réduits à simple zone de service pour touristes en mal de soleil qui se moquent pas mal de notre culture, méprisent nos valeurs, nous traitent comme des arriérés... »



ILE D'ORLÉANS



PONT DE L'ILE D'ORLÉANS



VUE SUR MONTRÉAL

« *Mon groupe et moi avons publié Echi di una rivoluzione tranquilla, dal Québec alla Sardegna. Nous l'avons présenté devant une centaine d'étudiants, et Roberto a fait une adaptation de la musique de Leclerc pour mieux serrer le texte italien.* »

comprendre le texte pour mieux le traduire. « Le petit soulier rose », le thème de l'alcool, de l'amour, l'image de ce grand fleuve et celle du troquet sur un coin de l'île les fit sourire. « L'alouette en colère » leur parla des souvenirs d'école, mais aussi de la rage qui couve chez eux pour être considérés comme étant de « la dernière région d'Italie ». « Moi mes souliers » les poussa à réfléchir sur la valeur du travail, sur les rapports riche / pauvre, sur leur credo. Mais « Le tour de l'île » les bouleversa. L'île !... C'est comme ici. Nous aussi isolés, notre langue, oubliée, notre patrimoine, volé par les Savoie ; nous aussi réduits à simple zone de service pour touristes en mal de soleil qui se moquent pas mal de notre culture, méprisent nos valeurs, nous traitent comme des arriérés... Mes élèves reprirent la traduction trois fois et choisirent de traduire le refrain en sarde.

Sur ces entrefaites, une loi sur l'université, à peine publiée, souleva la colère et la grève générale fut proclamée. Notre université, au cours d'une assemblée tumultueuse, choisit une manifestation qui ferait bouger la ville : dispenser les cours universitaires sur les places publiques de la ville. Tous les matins, des cortèges portaient des différentes facultés, les étudiants portant leurs sièges et les commerçants proches fournissant la chaire et les micros, pour donner les cours à ciel ouvert. Heureusement le temps resta au beau pendant quinze jours. Le comité des étudiants me demanda mon sujet de leçon. Une leçon de traductologie ? Non. Quel ennui ! Je refusai, puis je me ravisai : pourquoi ne pas illustrer le résultat d'un cours ? Mon sujet fut accepté et mis au programme du premier jour de grève.

Je demandai alors à mes étudiants la permission de reprendre le résultat de ce que nous avons fait ensemble, en public. Je demandai alors à un ami acteur de bien vouloir lire les textes traduits en italien. Il accepta. Et voilà ma leçon prête.

À neuf heures trente, après le cours du doyen sur la langue des médias, voici le Québec. Panorama histo-

rique des années 1960. Qui est Félix Leclerc ? Pourquoi nous intéresse-t-il aujourd'hui, en Sardaigne, en pleine grève universitaire ? Laissons la parole aux traductions des étudiants ! Je lis la première strophe en français, et l'attention que j'avais soulevée par mes questions provocatrices tombe lentement ; je passe la parole à Roberto (l'acteur), qui lit, très en colère, une alouette version italienne. Il en trépigne. Et, à la fin de la lecture, les applaudissements vont bon train. Seconde explication de ma part, lecture de la première strophe, même schéma que pour la première chanson-poème. Roberto lit et nouveaux applaudissements. Le troisième texte est « Le tour de l'île ». Roberto saisit le micro et chante *a capella*.

Au début, sur la place, il y avait quelques deux cent cinquante étudiants qui regardaient la mer, qui admiraient les images des phares placardés sur les colonnes Morris, qui bavardaient. Après la chanson en colère *et le refrain en sarde*, deux cent cinquante étudiants applaudissaient. Ils demandèrent l'adresse de Roberto, ils voulaient l'entendre chanter cette chanson avec un accompagnement... Mais voilà, c'est moi, et moi seule, qui avais le texte. Alors le doyen proposa la publication des leçons, la réservation de la salle XVIII^e siècle de notre université et un concert de présentation du ou des volumes qui allaient illustrer cette grève. Mon groupe et moi avons publié *Echi di una rivoluzione tranquilla, dal Québec alla Sardegna*. Nous l'avons présenté devant une centaine d'étudiants, et Roberto a fait une adaptation de la musique de Leclerc pour mieux serrer le texte italien. Un an a passé. Le comité des étudiants me voue encore une grande amitié (l'ombre de Félix plane sur moi !) et les étudiants actuels du Master souhaitent évidemment eux aussi traduire du Leclerc... □

* Professeure de littérature, Université de Cagliari (Sardaigne)